

AU FIL DU TEMPS

HISTOIRE ET MÉMOIRE

BOURNEZEAU

**S^TVINCENT
PUYMAUFRAIS**



Le moulin de la cave

N° 13 - janvier 2012

Sommaire :

- Page 2- Histoire de la laiterie de l'Oiselière.
Page 5- Les foires de Bournezeau.
Page 9- Histoire du Vieux Château.
Page 16- Les enterrements autrefois.
Page 17- Témoignage sur la vie
à Bournezeau.
Page 18- Histoire de la Croisée de la Justice
ou de l'Injustice.
Page 20 - Un américain à Bournezeau.



Abbaye de Trizay vers 1900

La laiterie de l'Oiselière

Nous avons peu d'informations sur la date de création de la laiterie de l'Oiselière. Selon Emile Pubert, elle aurait été fondée entre 1910 et 1914 par la laiterie coopérative de Mareuil-sur-Lay.

L'Oiselière est un village à cheval sur deux communes : Bournezeau et Thorigny. La laiterie est implantée sur la partie du territoire de la commune de Thorigny. Cependant, sur la toile des carrioles des laitiers (*photo page suivante*) il est inscrit "Laiterie industrielle de Bournezeau". Sur les boîtes de camembert, l'on observe également l'inscription : *Fromagerie Fonné Bournezeau*.

Pourquoi l'appelle t-on laiterie de Bournezeau ? Nous n'avons pas la réponse à cette question.

Nous avons aussi observé sur un site Internet, un document de 1937 et 1938, il faisait état d'une demande de construction de porcherie, il portait l'inscription : Laiterie de Thorigny-Bournezeau.



A gauche l'on aperçoit une charrette à cheval près du quai de déchargement du lait

Si la laiterie date d'avant 1914, nous ne savons rien des deux premières décennies. On observe sur le libellé de l'annuaire téléphonique de 1933, que la laiterie, qui portait le n° 16, était une annexe de la coopérative de Mareuil-sur-Lay. Cette dernière aménagea, ou réaménagea en 1934, un quai de réception et un poste d'écumage à l'Oiselière, situé à 12 kilomètres de l'usine de Mareuil.

Pourquoi ce site fut-il choisi ? D'une part, il disposait d'un point d'eau à gros débit, de bonne qualité bactérienne, sans goût : l'idéal à l'époque pour l'implantation de laiterie grosse consommatrice d'eau pour la fabrication du beurre, des fromages, de la caséine, et le nettoyage du matériel. D'autre part, sa situation géographique était favorable, entre deux communes qui commençaient à produire du lait.

Avant la guerre 39/45, le lait était collecté par 7 à 8 laitiers. Le ramassage était fait dans des charrettes, dont la laiterie était la propriétaire. Les chevaux qui tiraient ces charrettes, appartenaient aux

laitiers, qui étaient pour la plupart des petits exploitants. Leurs chevaux servaient aussi pour faire des travaux dans les champs, les vignes et pour les charrois.

Chaque laitier, avec sa charrette à cheval, faisait le ramassage du lait chez les producteurs. Il avait une tournée attitrée. Il passait de village en village, pour remplir ses 7 bidons inox de 80 litres, puis venait dépoter le lait à la laiterie. Le lait écrémé était retourné aux producteurs pour l'alimentation de leurs cochons. La crème était livrée à la laiterie de Mareuil-sur-Lay. Plus tard, la crème fut transformée en beurre à la laiterie de Bournezeau.

Le laitier avait l'équivalent d'un salaire mais il était considéré comme entrepreneur au service de la laiterie. Les laitiers avaient tous en plus un petit rôle; ils apportaient dans les charrettes, de chez les artisans et les commerçants, diverses choses qui étaient: des harnais, des tonneaux, des grillages, des fils de fer, des chaudrons, des marmites, des sacs de chaux et ciment ainsi que du pain et parfois

de la viande. A cette époque là, les gens de la campagne n'avaient pas d'autos, ils étaient contents que les laitiers leur apportent ces divers produits, et ils leur donnaient de petites récompenses. Le métier de laitier était facile aux longs et beaux jours, mais en morte saison, c'était moins agréable.

Noms de quelques laitiers avant la guerre. Il y en avait trois de Puymaufrais : Clément Pubert de



Des laitiers avec leurs voitures à cheval à la laiterie vers 1938

De gauche à droite, non identifié, Fernand Giraudeau, Jeanne Flandrois, Victor Chauvet, Maurice Borget.

A une autre période, peut-être pendant la guerre ou un peu après, il y avait deux laitiers, Gustave Bély et Jacques Besson, qui passaient chez les producteurs avec une écrémeuse dans leur carriole. Ils faisaient l'écémage sur place, les producteurs reprenaient le petit lait. La crème était mise en bidons, qui étaient déposés avec la sécurité de cadenas en divers points de ramassage. Ces bidons de crème étaient ensuite conduits par camionnette à la beurrerie Ravet de Puybéliard.

Vers 1943, le ramassage du lait s'est fait par camion. Quelques noms de laitiers : Maurice Coutaud, Léone Coutaud, Pierre Valeau.

Le premier directeur de la laiterie connu était Mr Jean Guyonnet, il a assumé cette fonction de 1937 au 24 juin 1944, date de sa mort. Il fut remplacé par M. Lefebvre. En mai 1945, c'est Joseph Métais qui assura la direction de la laiterie. Ensuite, Joseph Malik prit le relais en 1962 jusqu'à la liquidation de la laiterie en 1978.

Avant la guerre le secrétariat était assuré par Alphonsine Remaud, pendant la guerre par Jeanine Guyonnet. Elle fut remplacée par sa sœur Madeleine Guyonnet (épouse Maratier) et plus tard par Renée Couturier (épouse Payneau) jusqu'en 1955, ensuite Annette Goudaud (épouse Veron-

neau) puis Marie-Annick Chupeau jusqu'en 1965. Ensuite, le secrétariat fut assuré par l'UCAL, dont le siège est à Luçon, qui venait de faire l'acquisition de la laiterie de l'Oiselière.

Concours Général Agricole de Paris

CONCOURS DE PRODUITS DE LAITERIE

QUATRIÈME CLASSE

BEURRES DE LA VENDÉE

1^{er} Groupe : Agriculteurs. — Pas d'exposant.

2^e Groupe : Laiteries Coopératives. — Hors concours : Laiterie coopérative du Mizeau (Vendée). — Diplôme de médaille d'or : Laiterie coopérative de Maille.

3^e Groupe : Laiteries Industrielles. Diplôme de médaille d'or : Laiterie industrielle de Bournezeau, à Thorigny (Vendée). — Diplôme de médaille d'argent (1^{er}) : Laiterie industrielle de l'Oiselière M. R.-M. Billiez, à Thorigny.

du Grand Clos, à Pontchâteau (Loire-Inférieure). — Diplôme de 3^e médaille d'argent : Laiterie industrielle de Lézigné, à Lézigné (Maine-et-Loire). — Diplôme de médaille de bronze : Laiterie industrielle Gouraud Joseph, à Mauves-sur-Loire (Loire-Inférieure); Laiterie industrielle L. Gallais et C^{ie}, à Montauhan (Maine-et-Loire).

BEURRES DEMI-SEL ET SALÉS DE TOUTES PROVENANCES

1^{er} Groupe : Agriculteurs. — Diplôme médaille de bronze : Letavernier Ch.

2^e Groupe : Laiteries Industrielles. Diplôme de 1^{er} médaille d'argent : Beurrerie de l'Oiselière, M. Billiez, à Thorigny (Vendée). — Prix d'honneur : Laiterie coopérative d'Echiré (Deux-Sèvres).

Découpages dans Ouest-Eclair du 10 mars 1938

En Vendée, il y avait une multitude de laiteries. Sur Internet, nous avons observé qu'il y en avait sur 65 communes. Le regroupement de ces petites unités a dû commencer après la guerre 39/45.

Nous avons vu également qu'il y avait à Bournezeau une "Laiterie de la Burcerie", exploitée

par M. Bureau, mais personne ne sait rien de cette laiterie...

En 1936, Raymond BILLIEZ, de la Rochelle, fabricant de séchoir à caséine, fit l'acquisition de la laiterie pour la mise au point de ses séchoirs à caséine. Après écrémage du lait, la crème était transformée en beurre et le lait écrémé en caséine. Cette dernière était utilisée pour le réglage des séchoirs à caséine BILLIEZ. La caséine partait aussi pour faire des manches de couteaux, des boutons et autres objets.

En 1940, la laiterie de l'Oiselière a eu un nouveau propriétaire : Fernand FONNÉ de Charleville, des Ardennes. C'était un industriel laitier propriétaire de deux laiteries-fromageries à Hirson et Moncornet dans l'Aisne. Elles fabriquaient et affinaient des maroilles qui se vendaient bien auprès des mineurs du Nord et de l'Est.

Fernand FONNÉ continuait la fabrication du beurre, mais il était aussi affineur de maroilles qu'il achetait en blanc dans les laiteries de l'Aisne pour les affiner et les conditionner dans ses caves de Charleville (Ardennes). Pour ne pas être tributaire des fluctuations de l'offre, il fit l'acquisition de la laiterie de Bournezeau pour fabriquer des maroilles. Ils étaient expédiés blancs, c'est-à-dire au bout de 2 à 4 jours de fabrication, dans des caisses en bois, par wagons SNCF. La production était de 5 000 fromages par jour, l'excédent de crème était transformé en beurre. La collecte journalière de lait était de 7.000 à 12 000 litres en pointe. En période creuse, du lait était acheté dans trois laiteries coopératives. Le sérum de la fromagerie alimentait la porcherie qui avait atteint 500 porcs, élevage et engraissement.



*Le maroilles
tire son nom
d'un petit village
du département
du Nord*

En 1940, suite à la destruction des caves d'affinage par les bombardements allemands à Charleville, la fabrication passa à 400 maroilles par jour, affinés à Bournezeau et vendus dans la région.

En 1942, la production était de 2 000 maroilles par jour qui étaient expédiés à Hirson.

En 1946, la Laiterie s'orienta à fabriquer des camemberts qui se consommaient bien dans l'ouest. La production fut portée à 2 000 camemberts par jour.

En 1949, Fernand FONNÉ a obtenu un contrat avec les Coopératives, ce qui fit monter la production à 5 000 camemberts par jour, et 300 coulommiers par jour.

En 1962, commença la centralisation des laiteries, les grosses unités achetaient les petites sociétés privées et associaient les coopératives pour ne former que trois grands groupes en Vendée : deux coopératives : UCAL et USVAL, et une société privée : SABOURIN. La politique était de spécialiser chaque usine dans une grosse production de produit pour être compétitif face à l'appel d'offres des centrales d'achats des grandes surfaces.



*Le couvercle d'une
boîte, d'un camembert
spécial 50 %
fabriqué à L'Oiselière,
indique :
FROMAGERIE
FONNE
BOURNEZEAU
Vendée.*

Fernand FONNÉ essaya de résister à la concurrence des prix du lait, mais la fuite des fournisseurs de lait l'obligea à abdiquer et à vendre sa laiterie le 1^{er} juin 1965 à la Coopérative UCAL. Cette dernière continua la production des camemberts pour atteindre journallement, 8 500 camemberts, 500 coulommiers et 500 fromages de chèvre Sainte-Maure.

En 1976, l'UCAL fit l'acquisition d'une laiterie-fromagerie moderne dans le Maine-et-Loire, d'une capacité de production de 20 000 camemberts par jour. Puis, en septembre 1978, l'UCAL ferma la laiterie de BOURNEZEAU qui commençait à être vétuste.

En 1982, un artisan maçon installa une fabrication de cheminées qu'il installait avec les inserts.

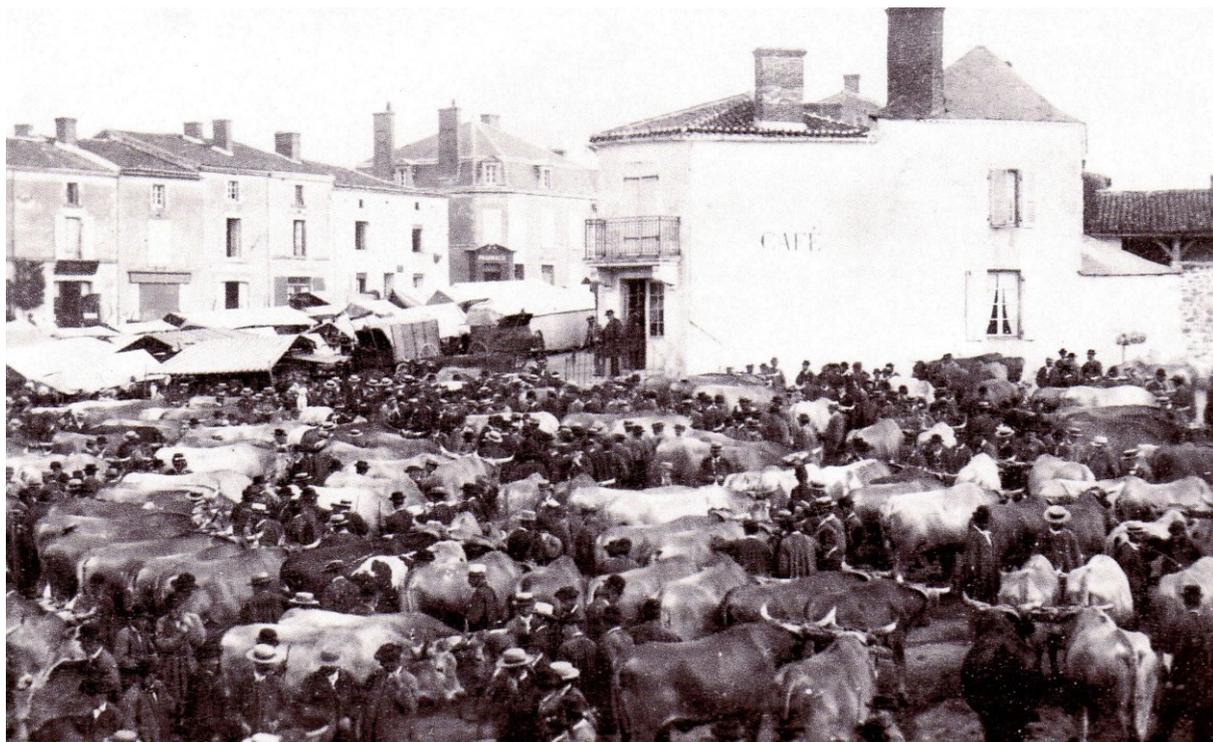
En 1987, le même artisan maçon aménagea les bâtiments en logements locatifs

Joseph Malik et Emile Pubert-

*Avec le concours de Marie Chauvet, Madeleine Maratier, Renée Payneau,
Josiane Martineau et Louissette Lemoullec.*

- Site Internet : Maroilles fromagerie Bournezeau.

Les foires de Bournezeau



La foire de Bournezeau avant 1900. On observe les bestiaux sur la place de la mairie et les stands des marchands forains sur la place des trois canons

Ah ! la foire de Bournezeau... Le 1^{er} mardi de chaque mois, on y venait de tout le pays alentour et parfois de très loin par différents moyens : le train, la voiture à cheval ou autres. Les rues s'emplissaient dès le matin et pour toute la journée. Le bourg devenait une ruche d'animation. C'était une occasion de retrouvailles ; On se connaissait, on trinquait bien ; Les bistrotts ne désemplissaient pas.

La grande place devant l'église était occupée par les bestiaux : les vaches d'un côté, les bœufs de l'autre. Le marché débutait au roulement de tambour du garde champêtre. Les hommes étaient toujours vêtus de la traditionnelle blouse noire de foire.

La foire de Bournezeau avait la réputation d'être la plus importante de la région. Quand a-t-elle commencé ? Personne ne saurait le dire mais on en trouve des traces aux archives départementales dès 1730 dans un rapport sur l'élection de Fontenay-le-Comte.

Sous l'Ancien Régime Bournezeau appartenait à l'élection de Fontenay-le-Comte qui était composée de 172 paroisses. Une élection était une circonscription fiscale. Aujourd'hui on parlerait d'arrondissement.

Il y avait 87 foires dans cette élection :

- 7 à Bournezeau : 3 janvier ; 1^{er} jour de Carême ; 2 mai ; 1^{er} mardi de juin ; 1^{er} mardi de juillet ; 27 septembre ; 7 octobre.

- 2 à Sainte-Hermine, 3 à Fontenay-le-Comte, 4 à Luçon, 5 à Mareuil, 5 à Mouchamps, 6 à la Châtaigneraie, 6 à Mouilleron.

Dans cette même élection, il y avait 18 marchés chaque semaine, dont- 1 à Bournezeau, chaque mercredi. Il s'y vendait du sel.

C'est à Bournezeau qu'il y avait le plus de foires dans les années 1730 !

Dans les recherches entreprises par l'abbé Henri Seguin, il est déjà fait état, en 1842, de l'étroitesse des lieux pour accueillir le nombre important des animaux proposés à la vente. Le champ de foire était plus petit qu'aujourd'hui. A l'époque, la vieille église occupait une partie de la place de la mairie le long de l'actuelle propriété Bernereau. Au moins deux maisons étaient gênantes puisque implantées sur la place dans le prolongement de l'église. En 1878 elles ont été achetées puis démolies sur décision du conseil municipal, les matériaux ont été vendus...

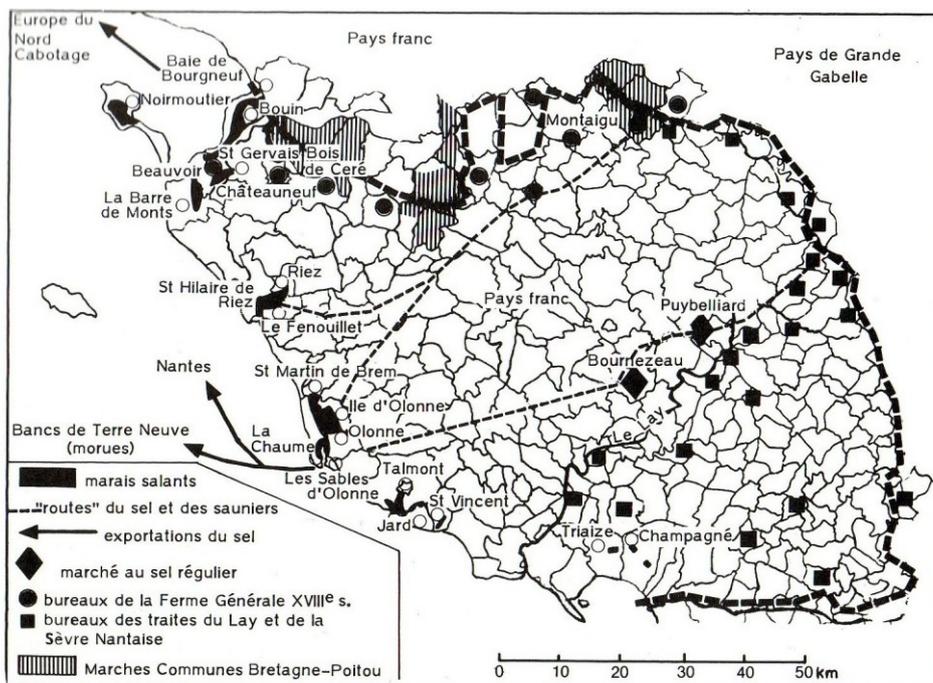
Un autre document indique que Bournezeau était un des plus gros marchés de sel de la région Bas-Poitou au 16^{ème} et 17^{ème} siècle. Il fallait donc que les voies de communication existent à cette époque pour acheminer le sel vers l'intérieur

des régions françaises. A cette époque reculée il devait y avoir d'autres marchandises : la foire de Bournezeau pouvait alors exister, peut-être sous une autre forme.

L'activité étant essentiellement agricole, il y avait aussi, dans l'année des jours de "gagerie". A la St Jean (vers le 24 juin) et à la St Michel (vers le 29 septembre), les fermiers rencontraient les ouvriers agricoles qui voulaient se faire embaucher. En 1863, au conseil municipal, il est question d'une deuxième assemblée de gagerie le jour de l'Ascension, en plus de celle de la St Jean. Le compte rendu fait état du refus de l'assemblée présente. La proposition est considérée comme un "usage désastreux" par les maîtres de Bournezeau et des environs qui embauchent de la main-d'œuvre. Pour preuve de l'importance de ces embauches, il est écrit que les maîtres sont obligés de

contracter souvent avec des inconnus et plus fréquemment encore avec des jeunes gens tout à fait étrangers à l'agriculture du pays. L'avis des intéressés n'est pas mentionné.

Cependant, l'évolution de la foire de Bournezeau s'est faite par rapport à l'agriculture. Au départ, c'était un grand rassemblement de personnes où la population, essentiellement agricole, proposait des animaux à la vente. Ceux-ci étaient acheminés, le plus souvent attachés derrière une charrette à cheval, pour circuler sur les routes. A l'époque on marchait beaucoup à pied, mais la bicyclette était vraiment la petite reine, la manière moderne individuelle pour se déplacer. Puis les moyens se sont modernisés avec les bétailières et les camions... Au début, le Chemin de fer a contribué au rayonnement de la foire de Bournezeau, la gare étant située à moins de 2 km du bourg.



Bournezeau sur la route du sel, un des plus gros marchés de sel de la région, au 16ème et 17ème siècles.

Carte du Bas Poitou vu dans l'ouvrage " La Vendée des origines à nos jours "

Le pays de Chantonnay a été une des premières régions de France à importer puis à sélectionner les animaux de race charolaise. Tous les anciens se souviennent des veaux blancs de race charolaise, donc achetés dans la Nièvre et arrivés la veille par wagons à la gare. Les marchands de bestiaux les amenaient, avec leurs camions, passer la nuit dans les écuries du bourg. Le matin, ils étaient attachés aux boucles, le long du mur du champ de foire aux bœufs.

Les paysans allaient y choisir celui qui leur convenait le mieux en tant que futur reproducteur pour la saillie des vaches. Ces taureaux coûtaient

cher, mais ils étaient beaux et surtout bons améliorateurs de la race, l'insémination artificielle n'existait pas. Les jeunes taureaux castrés, destinés à faire des bœufs de travail dans les fermes, avaient aussi leur place.

Les cultivateurs les mesuraient avec un bâton de foire. Quelques-uns s'en servaient comme une toise, c'était un moyen distingué de la connaissance, un moyen d'affirmation de la personne. Pas toujours très efficace, c'était aussi une manière de se montrer.

Les marchands, souvent appelés maquignons, étaient les plus matinaux. Repérables à leur

blouse noire, le crayon et le bloc-notes bien en apparence pour marquer leurs transactions, ils étaient présents dès l'arrivée des animaux, observant l'approvisionnement de la foire, jugeant du poids et de la qualité des bêtes. Ils avaient une manière d'évaluation presque habituelle : Un coup d'œil rapide sur l'arrière pour l'appréciation du

développement de la cuisse, puis deux doigts bien sentis, posés sur la cavité en haut de la queue, les renseignaient sur l'état d'engraissement de l'animal. Un recul de quelques pas, sur le travers de la bête, leur permettait d'avoir une idée sur le poids. Pour les animaux plus âgés, l'examen de la dentition les renseignait sur l'âge.



*Cette photo extraite d'Ouest-France a été prise le mardi 6 février 1962.
Le champ de foire de Bournezeau était bien garni, il y avait 250 bovins.*

Le syndicat des exploitants agricoles, sous l'impulsion de son président Joseph Bossard, venait de faire l'acquisition d'une remorque bétailière. (On la voit sur la photo). Elle a facilité l'acheminement des bestiaux sur la foire. Il y avait aussi ce jour un concours d'animaux gras, le premier prix, 30 nouveaux francs, a été attribué à Marius Mazoué des Pineaux.

L'appréciation de l'animal étant terminée, la transaction pouvait commencer. S'en suivait une longue tractation : Acheteurs et vendeurs essayaient de se mettre d'accord. Les sentiments n'existaient pas, chacune des deux parties défendant âprement ses intérêts. Le marchandage parfois pouvait durer longtemps, le maquignon insistant surtout sur les défauts, l'éleveur mettant en avant les qualités de la bête... Qui de l'acheteur ou du vendeur allait céder ? Surtout que le prix au départ était souvent surfait... Qu'auraient dit les autres éleveurs si le marchand avait acheté sans discuter ? La marchandise valait certainement plus... Des cris, des plaisanteries (Un bon maquignon n'a jamais sa langue dans sa poche), des rires, des silences parfois. « Réfléchis bien sur le prix, tu ne trouveras pas mieux... », entendait-on souvent.

Parfois, pour allécher, le portefeuille gonflé de billets du début de foire était montré ostensiblement. « Tu seras payé tout de suite si on fait affaire... », comme une incitation... Toujours la méfiance, c'était le grand principe du maquignonage... Découvrir le défaut de la bête, essayer de déjouer la ruse du vendeur...



Enfin par une tope vigoureuse, comme une poignée de main appuyée, l'accord avec l'un ou l'autre marchand se faisait le plus généralement... Celui-ci, avec une marque personnelle (coup de ciseaux ou de craie de couleur), identifiait les bêtes achetées. Le règlement se faisait le plus souvent, autour d'une bouteille de vin rouge aux bistrotts du coin, lesquels connaissaient une affluence particulière ce jour là. Des billets de banque sortaient des portefeuilles gonflés et passaient de main à main : Des espèces que les éleveurs appréciaient. Le carnet de chèques n'existait pas. Les affaires se compliquaient dans le mé-

tayage. Dans ce mode de faire valoir de l'époque, le prix des produits agricoles vendus était partagé par moitié entre le fermier et le propriétaire. Pour réaliser la vente, l'accord devait se faire entre les trois parties : le propriétaire, le fermier et l'acheteur.

Sur la route de la Roche se tenait le champ de foire des petits cochons (place des papillons maintenant). Sa création remonte très loin. En 1849, il est fait allusion aux travaux à réaliser. La commune a échangé un bout de chemin contre un terrain de 3ares 60, appartenant à madame Bousseau. Une autorisation préfectorale a été demandée et accordée pour cet échange.

De bonne heure arrivaient les paysans avec leurs "mues", des cages en bois construites tout exprès, remplies de petits cochons sur une litière de paille. Les charrettes à cheval assuraient le transport le plus souvent. A l'époque les voitures étaient rares ou inexistantes.



*Une mue
retrouvée
au Vieux Château
de Bournezeau.*

Là encore les discussions étaient vives pour conclure le marché... Les vendeurs marquaient les petits cochons retenus avec une craie de couleur et allaient les livrer en campagne. Ceux-ci, achetés à l'unité ou par deux maximum, mangeaient les "lavures", l'eau de cuisson des légumes et les déchets ménagers consommables, le complément de nourriture venant de la cuisson des patates. Le cochon produisait une viande économique, très appréciée à l'époque.

Le champ de foire aux volailles se trouvait sur la petite place des halles et était plutôt le domaine des ménagères. Elles y apportaient leurs grands paniers d'œufs, leurs poulets par paires, canards, oisons et même des chevreaux. Même si l'acheteur était toujours un homme, elles n'étaient point impressionnées pour marchander, résister aux railleries et vendre au meilleur prix...

Les anciennes halles faisaient partie de l'enceinte de la foire. En 1848, il en est fait mention mais leur existence est bien antérieure. Un fait divers, daté de 1699, atteste qu'elles existaient déjà. C'était un vaste bâtiment ouvert comportant

5 passages entre les emplacements des marchands : 26 m. de long et 18 m. de large ; la toiture étant supportée par des piliers. La location incombait à la commune qui se chargeait de récupérer les droits de place des marchands.

Il fallait beaucoup d'espace, à l'extérieur. Le bord des places était réservé aux marchands forains de toutes sortes : étalages variés de tissus, mercerie, chaussures, sabots de bois, lingerie, coutellerie, gâteaux (échaudis), sans oublier les poissons et les coquillages venant de la côte. On trouvait même des marchands de chansons. Il était possible d'acheter les paroles sur place et de les apprendre au son de l'accordéon, ce qui mettait de l'animation. Les camelots criaient fort, vantant leur marchandise pour attirer la clientèle. L'ambiance était celle de la foire. Et certains, en fin de journée, ayant un peu trop bu, avaient quelque peine à rentrer chez eux. Parfois c'était le cheval habitué qui ramenait, sans encombre, son propriétaire vers l'écurie !

La mécanisation est arrivée très vite, bouleversant les traditions... L'implantation d'usines dans le pays, principalement de chaussures, a drainé une main d'œuvre active de jeunes. Les échanges commerciaux se sont développés à toute vitesse, changeant d'orientation. D'une économie de subsistance, l'agriculture a été confrontée aux impératifs de rentabilité pour suivre la modernisation en marche. La population a cessé d'être exclusivement agricole et la foire de Bournezeau a connu un déclin rapide avec une présentation de bovins insignifiante à la fin... Le commerce des animaux a cessé vers l'année 1975...

Les camelots ont bien continué, mais ils ont perdu des clients et...leur ardeur, l'affluence n'y étant plus...

Tour à tour, les bistrotts ont perdu leur clientèle qui n'était plus au rendez-vous. En même temps les habitudes ont changé...

Il y a belle lurette que le marchand de chansons avec son accordéon s'en est allé. Finies les vieilles traditions de notre bon vieux temps... Fini le roulement de tambour du garde champêtre.

Le 1^{er} mardi de chaque mois la foire de Bournezeau existe bien encore, mais simplement c'est devenu un marché.

Joseph Bonnet

Sources : - Documents d'Annette Bossard.

- Documents de l'Abbé Henri Seguin

Le Vieux Château de Bournezeau

Y avait-il autrefois un château féodal à Bournezeau ? La question peut se poser. En effet, pour un promeneur déambulant dans les rues de notre commune, rien ne trahit visuellement l'existence d'un tel édifice, ni ruine, ni gravure ancienne. Et pourtant il y avait bien un château féodal. Dans les années 1860, l'abbé Aillery, auteur des « Chroniques paroissiales », écrivait dans l'article concernant Bournezeau : « De ce château il ne reste plus aujourd'hui que des murs qui bientôt n'existeront plus. » En 2011, il ne reste plus rien à l'exception des dépendances du XVII^{ème} siècle et du fossé entourant le jardin du château.

Où se situait-il ? Le cadastre napoléonien de 1825 nous aide à le localiser. Il se trouvait en face de la salle des Halles, sur la propriété actuelle de monsieur Moitié.



*Cadastral napoléonien :
Plan du bourg de
Bournezeau en 1825 avec
l'emplacement du château.*

- 1 Salle du Mitan
- 2 Eglise actuelle
- 3 Foyer Rural
- 4 Salle des Halles
- 5 Ancienne église

Les origines

Quelques documents d'archives permettent d'exhumer son histoire car n'oublions pas que Bournezeau était depuis le Moyen-Âge une seigneurie importante qui dépendait de la Vicomté de Thouars. Elle englobait la totalité des Pineaux, de Saint-Ouen-des-Gâts, de Saint-Vincent-Fort-du-Lay et de Puymaufrais, sans compter d'autres terres dans les paroisses suivantes : Bellenoue, Saint-Valérien, Saint-Philbert-de-Pont-Charrault, Saint-Laurent-de-la-Salle, Saint-Florent-des-Bois, Thorigny, Lairoux, Château-Fromage, Saint-Germain-le-Prinçay.

Les seigneurs de la baronnie de Bournezeau avaient le droit de haute justice sur l'ensemble de ce territoire, c'est-à-dire qu'ils avaient le pouvoir de condamner à mort un justiciable. Il y avait audience tous les mardis de chaque semaine.

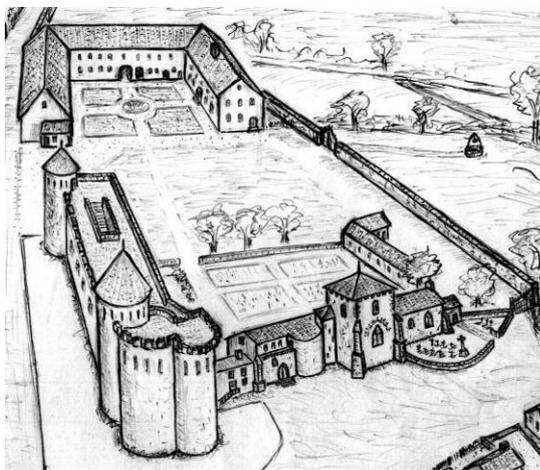
La justice était exercée par un juge, un procureur fiscal et un greffier. Peut-être ces audiences avaient-elles lieu dans le château, symbole du pouvoir et de l'autorité du seigneur.



Plan du bourg de Bournezeau aujourd'hui.

Les premiers seigneurs connus de Bournezeau appartenaient à la famille Blois-Penthièvre dès la fin du XI^{ème} siècle. L'un d'eux, Etienne de Blois, signa en 1092 une donation sous le nom de *Stephanus de Blesis seu de Bornozello [Etienne de Blois seigneur de Bournezeau]*. Le château a peut-

être été construit à cette période. A quoi pouvait-il ressembler ? Nous l'ignorons totalement. Il ne fait aucun doute que durant les siècles il a évolué. Nous ne pouvons qu'avoir une idée du château à la fin du XVIII^{ème} siècle en nous basant sur le cadastre de 1825.



Dessin représentant le château tel qu'il pouvait être à la fin du XVIII^{ème} siècle, d'après le cadastre de 1825 (dessin d'André Seguin).

Le conflit pour la couronne du duché de Bretagne

En 1420, le château de Bournezeau recevait un "invité" prestigieux : le duc de Bretagne, Jean V de Montfort. Pourquoi une telle "visite" ?

A l'origine il s'agissait d'un conflit entre deux familles qui prétendaient à la couronne ducale de Bretagne.

D'un côté, Marguerite de Clisson et son époux, Charles de Châtillon, comte de Blois et duc de Penthièvre possédaient les terres de Bournezeau.

D'un autre côté, la famille de Montfort, dont le père de Jean V est devenu seul duc de Bretagne après sa victoire sur la famille Blois-Penthièvre en 1364.

N'ayant pas renoncé au duché de Bretagne, Marguerite de Clisson fit arrêter Jean V et son frère Richard à Champtoceaux en février 1420. Ils sont emprisonnés successivement dans le château de Clisson, dans celui de Vendrennes, puis dans celui des Essarts et enfin dans le château de Bournezeau. Notre "invité" n'était donc pas libre de ses mouvements. Nous ne savons pas combien de temps a duré l'incarcération à Bournezeau.

La femme de Jean V, Jeanne de France, fille du roi de France Charles VI, réagit. Avec l'aide

des barons bretons, elle a fait pression sur Marguerite de Clisson en s'emparant puis en rasant le château de Champtoceaux. Marguerite a donc été contrainte de libérer ses prisonniers.



Mariage de Jean V et de Jeanne de France.

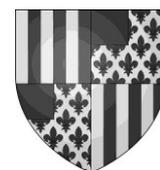
La seigneurie de Bournezeau fut alors confisquée au profit de Richard.

Un château au cœur d'une guerre féodale

A la suite de cet épisode, une garnison de Bretons s'est installée dans le château. Dans les années 1430, des conflits opposèrent différents seigneurs du Bas-Poitou. Ainsi Jean Buor, vassal de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, s'opposa à un autre petit seigneur local, nommé Chabot, qui dépendait de Guy de la Trémouille, seigneur de Bournezeau et donc vassal de Louis d'Amboise.



Armoiries de Guy de la Trémouille



Armoiries de Louis d'Amboise

Ce Jean Buor a été accusé par un serviteur de Chabot, Guillaume Royrand, d'avoir fait piller en 1430 par les Bretons de la garnison du château de Bournezeau sa terre de la Girardière (il s'agit probablement du village de la Girardière au Tablier). A cette époque la Trémouille avait placé des garnisons à Sainte-Hermine et Mareuil-sur-Lay. De son côté Louis d'Amboise avait fait défendre par des Bretons : Fontenay, Vouvant, Mervent, Paluau, les Essarts et Bournezeau. Il est évident que toute la région a été pillée et saccagée par ces gens de guerre à la solde de grands seigneurs rivaux et jaloux de leur puissance. D'après Louis Brochet,

dans son livre “La Vendée à travers les âges”, le roi Charles VII les menaça des peines les plus sévères, ce qui obligea leurs chefs à mettre fin à leurs brigandages.

Les guerres de religion à Bournezeau (1559 - 1598)

Au XVI^{ème} siècle Bournezeau est secouée par de nouveaux troubles nés du progrès du protestantisme dans l’ouest du royaume.

En 1559 Charlotte de la Trémouille, baronne de Bournezeau, épousa Rouhault du Landreau. Ce dernier embrassa dans un premier temps la cause protestante et semble avoir mis un terme au culte catholique dans la paroisse puisque l’évêque de Luçon, Baptiste Tiercelin, écrivit une protestation au roi de France Charles IX en 1565 :

« (...) en l’église et paroisse de Bournezeau, située au-dedans du château, ayant le seigneur dudit lieu fait fermer et maçonner la grande et 1^{ère} entrée de ladite église, de sorte qu’il n’est pas possible d’y entrer sinon par le dedans de la cour du logis du seigneur, lequel fait profession de la religion prétendue réformée. Outre, fait servir ce corps de l’église d’une grange, laquelle est toute garnie de foin et paille et le ballet de ladite église d’étable à chevaux (...) »

Sous la protection du seigneur, un pasteur devait probablement prêcher dans la paroisse.

Mais voilà que Charles Rouhault du Landreau abjura le protestantisme dans les années 1568-1569 et devint fervent catholique.

D’après Louis Brochet, le 8 avril 1568 l’église de Bournezeau fut saccagée par les protestants (appelés également huguenots).

Un an plus tard, une troupe protestante venant de la Rochelle, Niort et Fontenay, profita de l’absence de Rouhault parti occuper militairement Tiffauges et Montaigu, pour s’emparer de Bournezeau en avril 1569. Les prisonniers huguenots qui se trouvaient alors dans la prison du château de Bournezeau furent libérés.

La tradition locale affirme que la prison existe toujours. Il s’agit du bâtiment qui sert de garage à M. et Mme Bernereau, près des toilettes publiques de l’église.

En août 1588, Henri de Navarre, chef des protestants et futur roi Henri IV, sillonnait notre région avec ses troupes. Il ne redevint catholique que l’année suivante pour ceindre la couronne royale. Le 9 août il était à Luçon ; le 10 il passa la

nuit à Bournezeau, probablement dans le château, avant d’aller guerroyer dans la région de Montaigu occupée par des troupes catholiques.



Portrait de
Henri de Navarre,
futur roi Henri IV

Il y écrivit de sa main cette lettre :

« Mr de la Roussière, Je vyens darryver an ce lyeu pour aller secouryr les nostres quy sont asyégés à Montegut. Je vous pry de [me venir trouver] demeyn à mydy a Saynt Fulgean avec vos [amis] et d’amener avec vous vos frères. Il faut [faire] dylygence et ne perdre ceste ocasyon. De Bournevau ce mercredy à troys heures après mydy Xe aoust.

Vostre plus assuré amy. Henry. »

Il fut rejoint à Bournezeau par la compagnie de gendarmes commandée par La Boulaye et par une compagnie d’arquebusiers à cheval.

Un climat de guerre civile a donc régné dans la région pendant plusieurs décennies. Le château de Bournezeau a été tantôt occupé par les catholiques, tantôt par les protestants. La paix ne revint qu’en 1598 avec l’édit de Nantes qui reconnaissait le culte protestant.

Le pillage de Bournezeau par l’armée du gouverneur du Poitou (1622)

En 1622 de nouveaux affrontements opposèrent les catholiques et les protestants. Le roi Louis XIII et son ministre Richelieu, craignant de la part de ces derniers la constitution d’un état dans l’état, décidèrent de mettre un terme à la guerre en occupant militairement notre région du Bas-Poitou qui regrouperait encore de nombreux huguenots.



Louis XIII
(1622-1625)
Portrait par Rubens.

Aussi, en mars 1622, l'armée sous les ordres du comte de la Rochefoucault, gouverneur du Poitou et proche du roi Louis XIII, occupa Bournezeau pendant 5 jours. Cette occupation ruina la paroisse. Les soldats se livrèrent à un pillage en règle et dévastèrent tout ce qu'ils purent. Bournezeau payait peut-être sa prise de position en faveur des protestants quelques décennies plus tôt.

Quoiqu'il en soit, les habitants s'en plaignirent au duc de la Trémouille, seigneur de la baronnie de Bournezeau, dans un procès-verbal daté du 24 mars 1622 :

« Aujourd'hui 24^{ème} jour du mois de mars 1622, ce requérant les procureur fiscal de la baronnie de Bournezeau et procureur syndic de la paroisse d'icelui Bournezeau (...) sur ce qu'ils nous ont remontré que, au logement au bourg et château dudit Bournezeau de l'armée de M. le comte de la Rochefoucault, gouverneur du Poitou, plusieurs ruines de maisons et agats infinis avaient été commis et perpétrés par les gens de guerre dudit sieur comte, nous nous sommes transportés (...) :

Premièrement au château dudit lieu, (...) que la compagnie des gardes dudit sieur comte avait été mise audit château et les officiers de l'artillerie, avec tout leur train et attirail de ladite artillerie, qui faisaient en nombre plus de 150 chevaux ; lesquels officiers et suite de ladite artillerie firent consumer tous les foins et pailles dudit fermier, brûler et consumer tout le gros et menu bois d'icelui et grande quantité de bois de charpente qui était audit château, pris et consumé les vins, bleds et autres provisions dudit fermier, ensemble la plus grande part de ses avoines de rentes, que les gens dudit sieur comte emportèrent et firent emmener à discrétion, en présence de plusieurs chefs de ladite armée.

Et delà nous sommes transportés au jardin dudit château, auquel avons trouvé grand nombre d'arbres coupés de hauteur de genou, et en icelui jardin plusieurs endroits auxquels avaient été faits plusieurs feux par lesdits soldats de ladite armée, qui brûlèrent tous les pieux et palisses de l'enceinte d'icelui jardin, en sorte qu'il est maintenant comme une campagne déserte et à l'abandon des bêtes et de toutes sortes d'animaux.

Et delà nous nous sommes transportés aux trois moulins tant à vent qu'à eau de ladite seigneurie, auxquels moulins ils ont fait brûler les portes, bois et gros madriers (...)

Nous a aussi requis ledit procureur-syndic de voir le piteux état auquel est à présent réduit le bourg dudit lieu, lesquelles ruines ont été pareilles et semblables en tous les autres endroits du bourg, à présent entièrement ruiné, désert et abandonné de la plus grande

part desdits habitants qui ont voulu échapper à la furie et cruauté desdits gens de guerre, qui étaient en nombre de 4000 hommes de pied et 2000 chevaux, séjournant 5 journées lesquelles ils ont pillé et mis au sac tout ledit bourg et paroisse, en laquelle il n'y a demeuré ni foin, paille, ni bleds pour la nourriture du résidu du peuple, à présent contraint de mendier (...) »



Les jardins du château avec leur nom d'après le cadastre :

- 1 Le grand jardin
- 2 Le bas jardin [entouré par un fossé en eau en 1825]
- 3 Jardin des écuries

Allant de la Roche-sur-Yon à Sainte-Hermine, le roi Louis XIII passa à cheval dans le bourg de Bournezeau peu de temps après ces destructions, le 21 avril 1622. Vit-il les ravages de l'armée de la Rochefoucault ? Nous l'ignorons comme nous ignorons la réaction du duc de la Trémouille.

Le château au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles

La duchesse de la Trémouille a vendu la baronnie de Bournezeau le 24 février 1629 à Jean Bardin, conseiller du roi, président de la chambre des comptes, cour des aides et finances de Bourgogne, pour la somme de 80 000 livres.



*Les dépendances agricoles du XVII^{ème} siècle
(façade sud-ouest).*

C'est à cette époque que le château dévasté connut une phase de reconstruction. Jean Bardin fit bâtir une gentilhommière dans le cœur du château et, probablement avec les pierres du château,

une vaste dépendance à vocation agricole qui existe toujours.

Les façades de ce bâtiment sont ponctuées de nombreuses petites ouvertures de forme romane et en granit. On y trouve de nombreux greniers, une vaste grange et une salle remarquable dite “des gardes” qui a servi d'écurie. Maurice Bedon l'a décrite ainsi :

« Six grosses poutres sont soutenues par des croissillons arrondis reposant sur douze piliers hexagonaux en bois. Les sculptures de ces derniers prennent la même forme que des colonnes, avec piédestal, fût, moulures et chapiteau ».



La salle dite “des gardes.”
Elle peut faire penser à une chapelle.

Vers 1640, la fille de Jean Bardin, Françoise, épousa Henri de Creil, maître de requêtes. Par ce mariage, Henri devint baron de Bournezeau. La famille de Creil allait prendre de l'importance auprès de Louis XIV. Ce dernier, en récompense des services rendus, éleva la baronnie de Bournezeau en marquisat en avril 1681 : le seigneur de Bournezeau porterait désormais le titre de marquis. Le premier à le porter fut Jean de Creil, fils d'Henri de Creil.

Le personnel du château aux ordres du seigneur de Bournezeau (fonctions trouvées dans les registres paroissiaux)		
CLERGEAU Jacques	Portier du château	1690
BORDIER Jean	Greffier - Concierge au château	1704
GAILLARD Jean	Receveur du château	1705
GAILLARD Jean	Notaire royal - Fermier du château	1782

En 1763, Marie Suzanne Françoise de Creil, petite-fille de Jean de Creil et veuve de Paul François de Beauvillier, rendit un aveu au duc de la Trémouille. Un aveu est une déclaration écrite que devait fournir le vassal (Mme de Creil) à son suzerain (le duc de la Trémouille) lorsqu'il entre en possession d'un fief (le marquisat de Bournezeau).

Nous avons ainsi une description intéressante du bourg de Bournezeau à cette époque :

« Description de ce que nous tenons à notre domaine. Premièrement, notre chasteau, sis au bourg de Creil-Bournezeau, avec trois jardins en dépendans, y joignans, enclos de murailles et de fossés, au dedans duquel est notre église de notre paroisse de Creil-Bournezeau, consistant en un grand corps de logis, plusieurs chambres basses et hautes, cour, cave, cellier, grange, écuries, toits, fuyes, et contenant le tout douze boisselées ou environ, tenant d'une part au chemin qui conduit de notre bas bourg dudit Bournezeau à St-Hilaire-le-Vouhis, d'autre à notre allée qui conduit de notre chasteau à notre forêt, d'autre à notre estang et d'autre au chemin qui conduit à notre église et à notre estang ;

Item, nos halles dudit lieu de Bournezeau tenant d'une part audit chemin qui conduit de notre bas bourg dudit Bournezeau à St-Hilaire-le-Vouhis, d'autre à celui qui conduit de notre chasteau à la maison des Humeaux (...);

Item, notre four banal avec un emplacement où autrefois estaient nos halles, tenant d'une part aux fossés de notre chasteau, d'autre au chemin qui conduit de notre bas bourg aux Humeaux (...)



Les dépendances agricoles du XVII^{ème} siècle
(façade nord-est).

Le 5 octobre 1781, Jean-Pierre Loyau, procureur fiscal de Bournezeau, écrivait dans une lettre destinée au seigneur de la paroisse :

« (...) Je n'ai vu aucune réparation urgente sur les dépendances du château de Bournezeau, si ce n'est au four banal où il manque 2 pièces ou poutres, que je compte faire mettre aussitôt les vendanges. (...) Oui, Monsieur, il y a un château qui est très vaste et en assez mauvais état excepté les couvertures. (...) Le reste [du château] n'est point habité, il y a dans les chambres basses des matériaux qui sont destinés pour les réparations du château et dépendances comme lattes, plancher, soliveaux, etc. Les fermiers habitent un autre appartement séparé du château par une autre cour. Il y a au château un chartrier (...) »

Le chartier était le lieu où étaient placées toutes les chartes qui dépendaient de la seigneurie de Bournezeau comme, par exemple, les titres de propriété, le montant des impôts...

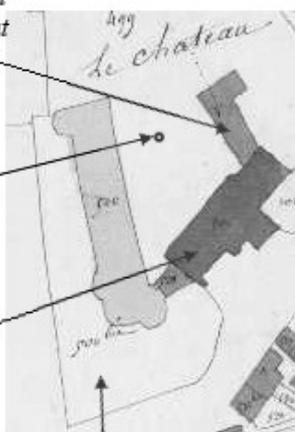
Peu avant la Révolution de 1789, le château semble donc dans un état convenable puisque des réparations ont dû être réalisées. La guerre de Vendée va changer la donne.



Selon la tradition locale l'emplacement de la prison se trouvait ici. Le bâtiment existe toujours. On y trouve un four à pain depuis 1849

Présence d'un puits

Ancienne église



D'après le cadastre de 1825, il s'agit des vieilles douves et des terriers du château (les fossés).

Sous l'Ancien Régime Bournezeau appartenait à l'élection de Fontenay-le-Comte qui comptait 172 paroisses. Il y avait dans les années 1730, deux prisons royales (Fontenay-le-Comte et la Châtaigneraie) et neuf prisons seigneuriales : la Châtaigneraie, Vouvant, Luçon, Sainte-Hermine, Mareuil, Puybelliard, la Chaize-le-Vicomte, Coulonges et Bournezeau.

Sous l'appentis, ouverture en granit ouvrant sur l'emplacement supposé de la prison



Le château pendant la guerre de Vendée (1793-1799)

La révolte vendéenne commença en mars 1793. Bournezeau était considérée comme une situation intéressante. Une garnison vendéenne fut alors placée dans le château comme l'indique cette lettre écrite le 5 avril 1793 par Bulkeley, chef vendéen à la Roche-sur-Yon :

« J'ai ordonné au détachement de rentrer [de Bournezeau] en lui recommandant d'organiser comme partout ailleurs et de prier M. de Verteuil d'y envoyer un détachement pour occuper le château étant à portée et cette place étant une bonne position militaire. »

Pendant près de 5 mois, Bournezeau fut occupée par les insurgés vendéens sous les ordres de Jean-Pierre Loyau qui avait alors le rôle de maire, et de Gabriel Cautereau, charpentier de son état et commandant de la paroisse. D'après ce dernier, dans une lettre datée du 12 avril, la garnison de Bournezeau comptait 300 hommes.

A partir de juillet 1793, la pression des armées républicaines s'intensifia. A la demande de Baudry d'Asson, commandant vendéen qui occupait Bournezeau à cette époque, Saint-Pal, chef vendéen au Tablier, lui promit le 1^{er} juillet 1793 des renforts :

« Monsieur d'Asson se trouve avoir besoin de monde pour la défense du château de Bournezeau que les ennemis proposent d'attaquer cette nuit ou demain matin. Pourquoi il m'a demandé 300 hommes que je lui ai promis. »

Après plusieurs alertes sérieuses provoquées par les armées républicaines, la garnison vendéenne fut obligée d'évacuer la paroisse vers le 20 août 1793. Dès lors commença la répression républicaine.

Le 19 septembre 1793, le général républicain Beffroy écrivit au ministre de la guerre et lui indiquait les mouvements effectués par la division de Luçon :

« (...) J'avais fait partir, le 12, le général L'Echelle avec 2 500 hommes, pour nettoyer ma gauche Il s'est porté à Creil de Bournezeau, a chassé devant lui tout ce qui s'est présenté, incendié tout ce qui servait de repaires aux brigands, et a fait passer sur le derrière de l'armée tous les bestiaux qu'il a pu trouver (...) »

Il est probable que certains villages de Bournezeau et le château aient été incendiés par cette colonne.

Six mois plus tard, le 29 mars 1794, une nouvelle colonne républicaine s'avança sur Bournezeau. Elle était commandée par Bardou qui exécutait les ordres du général Turreau, instigateur des Colonnes Infernales qui avaient pour but de détruire la Vendée. Voici son compte-rendu écrit le lendemain :

« (...) J'en suis parti [de Saint-Ouen] le 9 [germinal] à 8 heures du matin après avoir incendié tout le bourg pour St-Vincent-Fort-du-Lay. Nous nous sommes ensuite portés sur Bournezeau où nous n'avons incendié que la moitié du bourg, le château et les moulins, à défaut de charrette toutes les métairies, moulins le long de notre route ont été réduits en cendre (...) »

Il concluait en indiquant qu'il incendierait le restant du bourg plus tard. Nous ignorons s'il réalisa son projet. En plus du château, nous savons que le presbytère de Bournezeau a été incendié pendant la guerre de Vendée.

Dans les années 1796-1797, la situation à Bournezeau était calme, notamment grâce à la présence d'une troupe républicaine basée peut-être dans ce qu'il restait du château.

Le 11 décembre 1799, arrivèrent à Bournezeau près de 200 soldats vendéens. Les Républicains de la commune, au nombre de 19, se réfugièrent dans leur corps de garde installé en haut des remparts du château. La situation dégénéra rapidement. Sous la menace des Vendéens, ils furent contraints de quitter leur position. En janvier 1800 la paix est signée entre le gouvernement et les insurgés de l'Ouest.

Cet épisode marque la fin du rôle militaire du château de Bournezeau. Ce dernier ainsi que les terres qui en dépendent, furent vendus comme bien national et achetés vers 1798 par un dénommé Rabaud des Moutiers-sur-le-Lay.

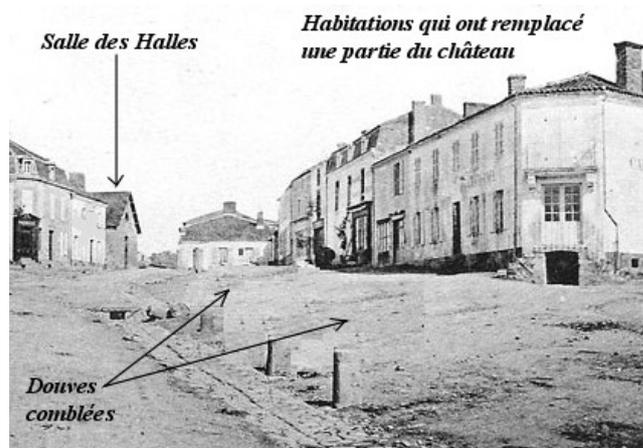
Sources :

- Abbé Aillery, *Les Chroniques paroissiales*.
- *La société d'émulation de la Vendée, série IV, volume 5 (Archives Départementales de Vendée ou ADV)*.
- *Cadastré et registres paroissiaux (ADV)*
- Maurice Bedon, *Le canton de Chantonnay*.
- Louis Brochet, *La Vendée à travers les âges*.
- J. J. Savary, « *Guerres de Vendée et des Chouans* », tome 2.
- L.190, ADV.- W. 22, *Archives Nationales, Paris*.
- *Collection Dugast-Matifeux, médiathèque de Nantes*.



La gentilhommière aujourd'hui.

Au XIX^{ème} siècle l'actuelle place des trois-canons se transforma : les douves furent comblées et la partie ouest du château se transforma pour créer de nouvelles habitations. Au sud, la vieille église fut détruite. La gentilhommière, qui avait sans aucun doute souffert de la guerre civile, fut reconstruite vers 1850. Dès lors le château n'a eu qu'un rôle agricole jusqu'à un passé récent.



Place des trois-canons au début du XX^{ème} siècle.

Le propriétaire actuel est monsieur Moitié. Il ne reste du château aujourd'hui que les imposantes dépendances agricoles, la gentilhommière, le jardin entouré d'un profond fossé et l'éventuelle prison.

Vincent Pérocheau

Les Enterrements d'autrefois

Lorsque le docteur passait et prévenait la famille que le malade était en fin de vie, on allait au presbytère et on demandait à Monsieur le Curé de bien vouloir venir donner l'Extrême Onction au mourant. Le prêtre se déplaçait, accompagné d'un enfant de chœur tenant d'une main une petite lampe allumée et de l'autre une clochette qui indiquait le passage du Saint Sacrement. Les passants s'inclinaient ou se mettaient à genoux. Dans la maison mortuaire les pendules étaient arrêtées et les miroirs recouverts d'un voile noir.

Une religieuse ou une voisine venait faire la toilette du mort. On sortait les plus beaux habits et les plus beaux draps de la maison. Les mains étaient jointes et entre les doigts un chapelet était placé.

Au pied du lit, on plaçait une petite table de nuit sur laquelle on posait une soucoupe avec de l'eau bénite, une petite branche de buis bénie le jour des rameaux et un crucifix, généralement sur bois noir.

Dans le bourg, une personne que l'on payait pour cela passait de porte en porte pour avertir de l'heure et de la date de l'enterrement. De même dans les villages, un homme allait partout à bicyclette s'il en possédait une et la famille le payait. A l'église le dimanche, le prêtre recommandait le mort aux prières.

Le soir, le prêtre venait réciter le chapelet. Les amis, les voisins y prenaient part. Le jour de la sépulture, quand les cloches sonnaient, M. le Curé arrivait à la maison mortuaire précédé de la Croix, il bénissait le cercueil recouvert du drap mortuaire en velours. Le corbillard attendait à la porte. Puis, on partait à pied vers l'église.



Un corbillard d'autrefois. (Ste-Radegonde des Noyers) Celui de Bournezeau était roulé par des hommes.

Le corbillard appartenait à la société de Secours Mutuels. Il servait à transporter le cercueil de l'église au cimetière. Il était gratuit pour les adhérents et payant pour les autres. Pour ceux qui ne voulaient pas l'utiliser, le cercueil était posé sur

une civière et porté par des hommes. Le service du corbillard prit fin peu de temps après la guerre 39/45.

Ensuite, la paroisse assura ce service gratuitement à l'aide d'un catafalque jusqu'en 1969. Puis, on utilisa l'ambulance d'Eugène Vallet. Vers 1979, Marcel Avril prit le relais. Enfin, il fut remplacé par Didier Faivre le 1er janvier 1988.



Le catafalque de Bournezeau

Il y avait trois classes d'enterrements suivant le montant du denier du culte. La première classe donnait droit aux tentures noires. Les piliers de l'église étaient recouverts de bannières noires. Derrière le prêtre et les enfants de chœur venait la personne qui portait le cierge d'honneur (un ami très proche). Puis, quatre personnes portaient "la brunette" aux quatre coins du corbillard. La famille suivait : les hommes avec un brassard noir et les femmes avec un grand voile noir qui leur cachait le visage.



Le "Baiser de paix" de Puymaufrais

Les assistants montaient à l'offrande et embrassaient "le baiser de paix" (Petite plaque avec un Christ en croix).

A côté, un enfant de chœur tenait une corbeille pour recueillir l'offrande pour les services de la paroisse. Pour avertir de ce moment, la cloche tintait et les hommes qui, pendant l'office étaient au café, se précipitaient vers l'église. La cérémonie finie, le cortège partait pour le cimetière en procession derrière le prêtre et le corbillard, en récitant le chapelet.

Au cimetière, après les prières, chacun jetait un petit caillou sur le cercueil. Puis, avant de repartir chez eux, les proches se mettaient en rangs à la porte du cimetière pour recevoir les condoléances de la foule, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Annette Bossard

Témoignage sur la vie à Bournezeau en 1942

Souvenir d'un enfant, 8 ans en 1942, Charles DEVAUD, ayant vécu dans un quartier de Bournezeau situé autour de l'ancienne gendarmerie, démolie en janvier 2006. Cinquante-trois ans après, il écrit à un habitant de Bournezeau.

Lannemezan, le 12 janvier 1995

Aujourd'hui, un demi-siècle après avoir quitté Bournezeau, j'y pense encore, j'en rêve avec une émotion toute particulière; ... dans la ruelle qui longeait la gendarmerie de nos jeunes années, j'effectuais alors une sorte de pèlerinage, en voulant revoir ce quartier qui, jadis m'était familier.

Tout a inexorablement changé, et nous avons inexorablement vieilli ! ... le Bournezeau que j'ai quitté en 1942, c'était une rue principale qu'un chat pouvait traverser sans courir aucun risque.

Je revois d'abord "l'auberge du cheval blanc" où la jeune fille qui officiait comme bonne, chantait si bien « Je sais une église... »

Puis après la maison Blanchard, de l'autre côté du carrefour, l'échoppe du sabotier le père Daviet. Il fallait escalader trois marches et l'on se trouvait devant une sorte d'hercule ; manches retroussées, les avant-bras énormes se jouaient des billots de bois dont il faisait voler en tous les sens des copeaux... alors, apparaissait l'ébauche d'un "bot" qu'il fignolait avec ses herminettes, ses tarières et ses gouges de tout calibre dont les tranchants étincelaient.

Quelques mètres plus loin, on était pris par l'odeur âcre de la corne brûlée, et, dans la "caverne" enfumée du père Marot, je crois "la forge", on voyait voltiger des myriades d'étincelles, on entendait les sonnailles du métal martyrisé sur les enclumes.



*La forge était sous cet abri, rue Jean Grolleau.
(photo prise lors du passage du Tour de France 1976)*

Dans cet "antre obscur", le brasier de la forge mettait sa note claire. Comme j'aimais tirer sur la chaîne de l'énorme soufflet de cuir. ...

Encore quelques enjambées et on entrait au royaume du pain. La porte du fournil franchie, l'arôme du pain chaud flattait les narines. En toute saison, on travaillait en espadrilles et maillot de corps, saisi par le climat tropical des lieux. Tout de suite à gauche, près de la "bouche du four", les deux énormes étouffoirs d'acier, qu'il fallait savoir manœuvrer au risque de se brûler, car on y jetait à la pelle en fer, les braises incandescentes. (la braisette pour mettre dans les chaufferettes).

En face, les pétrins manuels, on y posait la balance, sur laquelle on lançait les boules de pâte. Gaston et René d'un tour de main, vous moulaient les pains, avant de les poser sur cette espèce de grand tapis, où ils allaient attendre l'heure d'enfourner.



De gauche à droite, Gaby Chetaneau, René Blanchard, Gaston Giraudeau, Gaston Giraudeau père tenant dans ses bras René Giraudeau

(Photo René Giraudeau)

J'admirais l'adresse de ces deux boulangers, pour dessiner à la plume "la grigne" sur ces boudins de pâte, et pousser rapidement la longue pelle de bois, au fond du four... de même, ce coup de poignet, la cuisson terminée, pour aller cueillir les belles miches dorées, les saisir encore brûlantes, et les plonger dans les grands paniers d'osier.

Quelle joie pour moi quand on m'accordait l'honneur insigne de pousser l'un de ces paniers, lui faire traverser la route et l'offrir à la jeune boulangère, qui toujours souriante les installait tout croustillants sur les cuivres rutilants des étagères. Je la revois, à la parade derrière son comptoir, faire les pesées sur la balance aux larges plateaux ou saisir la demi-baguette de noisetier (la coche !) l'appuyer contre sa poitrine, et avec son couteau, ajouter une nouvelle entaille...



Dehors, devant l'écurie, ton père revenu d'une longue tournée en campagne détachait le cheval "ce mouton de bel ardennais". Il accrochait le harnais au mur, et parfois, il nous hissait sur "Mouton" pour aller le faire boire à l'abreuvoir, près de la gendarmerie, en le faisant trotter, bien sûr. Il fallait se cramponner à sa crinière !... Ensuite, il nous suivait avec la nippe sur l'épaule, sorte de serpillère au bout d'un long manche, que les boulangers venaient tremper dans cette eau qui coulait à profusion, (lavoir, buanderie, puits, beaucoup y venaient), en remontant, on allait sau-

ter sur la bascule géante qui, évidemment, tremblait à peine !

Ce bain de jouvence vient d'un ancien galopin du quartier, qui eût peut être chapardé une boîte de "réglisse-car" à l'épicerie du coin (Mignon) ; ou plus sûrement escaladé le mur des jardins du "bas-bourg", mais pas celui de l'école proche, la crainte des maîtres aidant...

Il se souvient de cet heureux temps où les soucis étaient bien anodins, quand les risques encourus n'étaient guère qu'une bonne paire de gifles, et encore... on avait au moins 50% de chances d'y échapper, il suffisait bien souvent de courir assez vite, ou de savoir se faire oublier un moment.

Cette plongée dans le passé, pour le fils de gendarme que j'étais, reste bien inscrite en mémoire.

La vie est ce torrent qui dévale en cascade, s'approchant un jour du port où tout devient plus serein.

Charles DEVAUD

Document recueilli par René Giraudeau

Histoire de la Croisée de la Justice ou de l'Injustice

1- La Croisée de la Justice

La Croisée-de-la-Justice est située au centre du territoire communal de Saint-Vincent-Puymaufrais. Voici son histoire.

La Croisée-de-la-Justice était jadis un carrefour important et très passager. Là, se croisaient les routes de Mareuil à La Caillère et de la Ferrière à l'Hermenault.



La croisée de la Justice

Ce carrefour était autrefois un lieu d'exécution des bandits, des brigands, des criminels. Ce lieu était aussi appelé "les Fourches-Patibulaires" où l'on exposait les cadavres des suppliciés sur une potence.

En effet, pour donner valeur d'exemple et afin de décourager les voyous, les exécutions devaient être vues, d'où l'intérêt de les faire sur ce carrefour très passager, qu'on appelait alors : La Croisée-des-Justices.

Cette justice était rendue, comme partout ailleurs, par un seigneur qui avait reçu le droit de haute justice.

En l'occurrence, ce sont les Béjarry, seigneurs de la-Roche-Gueffier, appelée aujourd'hui La-Roche-Louherie qui exerçaient ce droit.

En effet, au 18^{ème} siècle deux générations de la famille Béjarry ont été hauts justiciers. Il s'agit d'Alexandre né en 1682 et son fils Charles-Etienne né en 1704.

Le premier avait obtenu, le 2 avril 1715, une confirmation de noblesse, au vu de ses titres, auprès de l'intendant du Poitou.

Ils étaient l'un et l'autre seigneurs de la Roche-Gueffier, de Saint-Vincent-Fort-du-Lay et de quelques autres domaines. Ils étaient hauts justiciers de la Châtellenie de la Roche Gueffier. De ce fait, ils étaient chargés d'exercer la justice et avaient le droit d'appliquer la peine de mort. Ils

disposaient alors des potences installées au lieu dit de "La Croisée-des-Justices".

La parcelle qui touche ce lieu s'appelle "Les Potences". Cette appellation confirme bien qu'elles ont existé.

Avec le temps, le nom de "La-Croisée-des-Justices" s'est un peu transformé, puisqu'on l'appelle maintenant "La Croisée-de-la-Justice".

2- La Croisée de l'Injustice

Tous les habitants de Saint-Vincent-Puymaufrais savent qu'il y a aussi une autre version. En effet, ce carrefour est aussi appelé "**La-Croisée-de-l'Injustice**". Voici l'explication que donnent les plus anciens habitants.

Une injustice aurait eu lieu au château de la Roche-Louherie, mais aujourd'hui aucun ancien ne peut en préciser l'époque. Selon une comtesse de la Roche-Louherie, une servante aurait volé un objet en argent. On parle souvent d'un couvert en argent.

Cette servante aurait alors été accusée et condamnée, mais on ne connaît pas la sentence du tribunal. Quelques années plus tard, lors de la réfection des couvertures, l'objet en argent aurait été retrouvé. Il aurait tout simplement été transporté par une pie sur la toiture*. Entre-temps la servante serait morte de honte et de désespoir.

La comtesse aurait alors pris conscience de son erreur. Prise de remords et pour se repentir, elle aurait alors fait élever une croix de granit à la Croisée-de-la-Justice. Puis, elle aurait fait abattre des arbres, pour avoir une vue permanente depuis les fenêtres du château sur ce carrefour (*environ 1 km 500 à vol d'oiseau*), afin de s'obliger à ne ja-

mais oublier l'injustice dont elle s'était peut-être rendu coupable.

Telle serait la raison du nom donné à ce carrefour "La Croisée-de-l'Injustice".

La première version, La Croisée-de-la-Justice, est bien réelle. Elle a vraiment existé. Les références des ouvrages cités en fin d'article en font foi.

La deuxième version, La-Croisée-de-l'Injustice, n'est pas impossible, mais elle est plus extravagante et personne ne peut prouver sa véracité. Elle tient davantage de la rumeur, mais c'est une rumeur tenace, puisqu'elle se perpétue depuis cinq générations au moins. En effet, un ancien rapporte que son grand-père, né vers 1860, affirmait avoir entendu l'histoire de cette injustice se raconter dans le bourg de Puymaufrais lors d'une réunion ou conversation.

Quoi qu'il en soit, nous connaissons maintenant l'origine des deux appellations de ce carrefour.

Pour désigner ce carrefour, on entend les deux appellations, mais La Croisée-de-l'Injustice revient plus souvent que La Croisée-de-la-Justice.

***La légende de la pie voleuse** n'est pas liée uniquement à St-Vincent-Puymaufrais. Effectivement au 17^{ème} siècle à Charbonnières-les-Vieilles, dans le Puy-de-Dôme, une plaque gravée en témoigne :

« *Le seigneur de Falvard perdit un beau jour une bague de grand prix. Il soupçonna un de ses serviteurs et le pendit. Or on retrouva l'anneau quelques années plus tard dans un nid de pie. Le Sire de Falvard, honteux de son crime, voulut réparer cette injustice en faisant construire l'aile gauche de l'église de Charbonnières* ».

La même histoire a eu lieu également à Palaiseau dans la région parisienne, et sans doute dans beaucoup d'autres lieux. Cette légende de la pie voleuse est également reprise dans un album de "Tintin" : "Les bijoux de la Castafiore".

Henri Rousseau

Sources: - *Semaine Catholique du diocèse*

- *Chroniques paroissiales de l'abbé Aillery page (147)*

- *"Le canton de Chantonnay" de Maurice Bedon page (328)*

- *"Historique et généalogie des familles du Poitou" de Beauchet - Filleau page (413)*

- *Avec la collaboration de Michel de Béjarry et des témoignages d'anciens de St Vincent Puymaufrais.*

Un Américain à Bournezeau

Le samedi 1^{er} octobre 2011, Mme Dupont, propriétaire du logis de Beauregard, a accueilli avec joie et chaleur Monsieur Stephen McLeod. Il est américain et vit à Washington. Pourquoi la visite d'un Américain à Bournezeau ?

Quelques semaines auparavant, Stephen McLeod avait pris contact avec la Commission Histoire de Bournezeau. Il voulait avoir des renseignements sur le logis de Beauregard parce que ses ancêtres y avaient vécu pendant plusieurs décennies à la fin du 17^{ème} et début 18^{ème} siècles.

Ses ancêtres étaient Philippe JOBET, sieur de Beauregard, qui avait épousé en 1698 à Bournezeau, Marie GAUDINEAU. Le petit-fils de ce couple, Jean LAMY, s'est installé avec sa femme sur l'île de Saint-Domingue dans les années 1780. Saint-Domingue était alors une colonie française. Leur fille, Pauline LAMY, née vers 1781 à Borgne (Saint-Domingue), a dû fuir l'île en 1795 à la suite d'une révolte d'esclaves. Elle s'est réfugiée alors en Géorgie (Etats-Unis). Elle y a engendré une descendance d'où est issu Stephen McLeod.

Généalogie simplifiée de Stephen McLeod

Philippe JOBET, sieur de Beauregard épouse à Bournezeau en 1698 Marie GAUDINEAU
Marie Rose JOBET épouse à Bournezeau en 1738 Jean LAMY
Jean LAMY (fils) épouse Rose NAVARRE
Pauline LAMY épouse Jean-Baptiste PRIGNET
Hélène Elizabeth PRIGNET, aïeule de Stephen McLeod

Après avoir échangé des informations via internet, il nous a fait part de son désir de visiter le logis de ses ancêtres. Nous avons donc convenu

d'une rencontre avec Mme Dupont, la Commission Histoire et M. le maire.

Et c'est donc sous un magnifique soleil que Stephen McLeod est arrivé à Bournezeau, accompagné de son ami français anglophone, Maxime de Colbert. Mme Dupont avait invité son neveu, M. Le Jariel, qui avait vécu plusieurs années aux Etats-Unis.



De gauche à droite :
Stephen McLeod,
Mme Dupont,
Maxime de Colbert,
Mme et M. Le Jariel

Mme Dupont leur a fait découvrir en détail le domaine de Beauregard. La visite s'est poursuivie avec le bourg de Bournezeau et bien évidemment le mémorial de l'aviateur américain Joseph Goetz près du village de la Brejonnaire.

Après cette matinée bien chargée, Stephen McLeod et M. de Colbert ont quitté Bournezeau très heureux de cette rencontre très enrichissante. Stephen nous a chaleureusement remerciés : « *Je me souviendrai de ce jour, toujours et encore vous remercier (sic) pour avoir rendu cela possible.* »

Les racines de l'Histoire s'étendent parfois au-delà des mers... Cette rencontre en est la preuve saisissante.

Vincent Pérocheau

*Nous avons une pensée pour Michel Godet qui nous a quittés le 11 novembre.
Membre de la Commission Histoire, il connaissait bien notre commune.*

Vous pouvez retrouver les articles parus dans les numéros précédents sur Internet à l'adresse suivante : <http://histoire.bournezeau.free.fr> ... Faites le savoir... et annotez le livre d'or.

COMMISSION HISTOIRE de BOURNEZEAU

Le comité de rédaction de la revue semestrielle "Au fil du temps" :
Jean-Paul Billaud, Louissette Lemoullec, Vincent Pérocheau, Henri Rousseau

Nous nous tenons à l'écoute de vos remarques et suggestions